écoute avec intérêt, et je vous prie de continuer; il m'est agréable de faire avec vous le tour du monde.

—Voyager ainsi par la pensée est un plaisir qu'il m'est facile de me donner.

L'ibis me transporte en Egypte et me rappelle qu'il y était un oiseau sacré. Quand je vois ces magnifiques canards au plumage azuré, je peux me croire en Chine, au bord du fleuve Jaune ou du fleuve Bleu. Avec les perroquets, les aras, les cacatoès, les toucans, qui étonnent les regards par la variété et la richesse de leurs couleurs, je traverse le Brésil, plusieurs contrées de l'Afrique et les îles Océaniennes.

La jeune fille resta un instant silencieuse et reprit avec un doux sourire:

—Voilà, madame, ce que vous désiriez savoir; c'est ainsi que je me procure des distractions et que je m'amuse le dimanche.

—Eh bien, ma chère Emilienne, je suis heureuse de vos confidences; je vous savais très intelligente, mais je ne supposais pas que vous mieniez tant d'ardeur à vous instruire. Ah! laissez-moi vous le dire, vous êtes charmante, tout à fait charmante!

—Oh! madame!...

—Vous savez toute l'affection que nous avons pour vous, vous la méritez.

—Madame, vous me rendez confuse.

—Quant on a droit à des éloges, on n'a pas à en rougir.

Mme Delteil se leva pour se retirer et Emilienne se leva également.

La mère de Lucien mit un baiser sur le front de la jeune fille.

—Voyons, dit-elle avant de sortir, aurons-nous le plaisir de vous voir demain?

—Je le voudrais, madame, mais je crains bien de ne pouvoir me rendre à votre gracieuse invitation. Je me sens un peu fatiguée et vous ne seriez pas contente de moi si je vous allais montrer une figure maussade.

—On dirait vraiment que vous ne voulez plus venir chez nous.

—Madame, si vous ne me voyez pas demain, je ferai tout mon possible, je vous le promets, pour vous rendre prochainement votre bonne visite d'aujourd'hui.

—Enfin, je ne veux pas insister davantage. A bientôt, ma chère Emilienne.

La jeune fille reprit tristement son ouvrage. De nouvelles larmes roulaient dans ses yeux.

—Ils sont bons, trop bons pour moi, se dit-elle, et ils peuvent croire que je suis une ingrate. Ah! s'ils savaient!... Non, certes, je n'irai pas, je ne dois pas y aller. J'ai pris la résolution de ne plus voir Lucien, je ne le verrai plus; c'est un devoir que j'ai à accomplir envers mes bienfaiteurs.

Elle laissa échapper un profond soupir, essuya ses yeux et se mit à travailler avec une activité fébrile.

Emilienne souffrait, mais était contente d'elle, se sentant forte pour accomplir son devoir. C'est que pour certaines âmes d'élite, il y a dans le sacrifice une sorte de volupté.

Oui, heureuse de ne plus avoir à lutter contre les scrupules de sa conscience, son âme retrouverait peu à peu sa sérénité.

L'heure du dîner arriva et Mme Martinet vint arracher l'ouvrière à son travail.

Emilienne mangeait peu, et c'était en vain que la bonne Catherine s'ingéniait à exciter son appétit par des mets de choix; la jeune fille la désespérait, tant était grande sa sobriété.

En revanche, Emilienne dormait bien et d'un sommeil tranquille. Souvent, croyant l'entendre, Mme Martinet se levait entr'ouvrait doucement la porte de la chambre, et voyant qu'elle s'était trompée se retirait en se disant:

—C'est ainsi que doivent dormir les anges.

II

CŒUR DE JEUNE FILLE.

Emilienne n'était pas sortie ce dimanche où, malgré le peu d'espoir qu'on eût de la voir arriver, on l'avait cependant attendue à l'hôtel Villarceau.

Elle avait travaillé une partie de la matinée et passé son après-midi à lire. C'était pour occuper son esprit. Mais elle avait lu distraitement, ayant souvent les yeux voilés de larmes et ou bliant de tourner la page lue. Elle avait beau faire, elle ne s'intéressait pas à ce qu'elle lisait et ne pouvait éloigner ses pensées de Lucien.

—S'il se mariait, se disait-elle, il me semble que je parviendrais vite à l'oublier.

Dans la semaine, Emilienne fut assez tranquille; plusieurs de ses clientes étaient venues la voir et avaient fait diversion à ses pensées.

Le samedi, à peu près à la même heure où elle avait eu la semaine précédente, la visite de Mme Delteil, un coup de sonnette retentit et la fit sursauter

Etait ce une nouvelle visite de la mère de Lucien?

Alors elle allait être grondée, Mme Delteil venait certainement pour lui faire des reproches.

Elle tendit anxieusement l'oreille et entendit Mme Martinet s'écrier:

—Ah! monsieur Lucien Delteil!

—Puis-je voir Mlle Emilienne? demanda le jeune homme.

—Mais oui, monsieur, elle est là.

La jeune fille était devenue très pâle et il lui sembla que tout se retournait en elle.

C'était, depuis un an, la troisième fois que le jeune ingénieur venait la voir, mais la première fois qu'elle se sentait ainsi troublée; elle devinait que Lucien n'allait pas s'en tenir comme toujours à de simples et banales paroles de politesse, et elle s'épouvantait de cette visite comme d'un danger auquel elle ne pouvait échapper.

La porte de la chambre s'ouvrit et, sans entrer, Mme Martinet dit:

—Emilienne, c'est M. Lucien Delteil qui vient vous dire bonjour.

Le jeune homme entra. Il était facile de voir qu'il était très ému.

L'ouvrière essaya de se dresser debout, mais ses jambes fléchirent et elle retomba sur son siège. Elle avait rencontré le regard de Lucien, ce regard doux, pénétrant, qui portait le trouble jusqu'au fond de son âme et qui, non moins éloquent que des paroles, disait à la jeune fille combien elle était ardemment aimée.

Monsieur Lucien, balbutia-t-elle, sans trop savoir ce qu'elle disait, je.... suis surprise..... Je m'attendais si peu....

—Oui, dit-il avec un doux accent de tristesse, vous ne vous attendiez pas à me voir; pardonnez-moi, mademoiselle Emilienne, de venir ainsi vous surprendre, et dites-moi que ma visite ne vous cause aucun ennui.

—La visite d'un ami est toujours agréable, monsieur Lucien, répondit elle.

Et elle lui tendit sa petite main tremblante, qu'il serra doucement et aurait trop longtemps gardée dans la sienne, si Emilienne ne l'eût retirée pour lui indiquer un siège à côté d'elle.

—Ainsi, toujours, toujours à travailler, dit-il en s'asseyant.

—Il le faut bien pour contenter les personnes qui se sont intéressées à moi et me donnent du travail. Je fais en ce moment un ouvrage très pressé et je vous demande la permission de le continuer.

C'était un prétexte pour tenir les yeux baissés et cacher son émotion autant qu'elle le pouvait.

S'efforçant d'affermir sa voix, elle demanda des nouvelles de Mme Villarceau, de Mme Delteil et du docteur.

—Tous vont bien, répondit-il; seule, maman Villarceau a été un peu souffrante dans les premiers jours de la semaine, mais il n'y paraît plus aujourd'hui.

—Mme Villarceau est rarement indisposée, car, grâce à Dieu, elle jouit d'une excellente santé.

—C'est vrai, mais elle n'est plus jeune, et beaucoup de petits soins lui sont nécessaires.

—Ils ne pourront lui manquer, entourée comme elle l'est de tant de sollicitude et d'affection.

—Il faudrait qu'elle n'éprouvât jamais une contrariété.

—Oh! ce n'est pas de vous, bien sûr, monsieur Lucien, que Mme Villarceau peut avoir à se plaindre.

—Peut-être vous trompez-vous, mademoiselle Emilienne.

—Oh! vous ne me ferez pas croire que Mme Villarceau puisse avoir des contrariétés à cause de vous.

—Et pourtant cela arrive.

—Oh!

—Maman Villarceau m'aime beaucoup, elle m'aime trop.

—Vous ne devez pas vous en plaindre.

—Non, certes. Mais voilà, il faudrait que je fusse toujours gai, toujours content. Malheureusement, j'ai souvent des préoccupations, des tristesses que je ne parviens pas à dissimuler comme je le voudrais; ma mère et mon père mettent cela sur le compte des difficultés que je rencontre à résoudre quelque problème algébrique; mais maman Villarceau ne s'y trompe pas, elle, elle devine autre chose, et alors elle s'inquiète.

La jeune fille ne répondit pas; elle avait compris; elle devint très rouge et son aiguille n'acheva pas le point commencé.

Après un silence, Lucien reprit:

—Mademoiselle Emilienne, ma mère est venue vous voir samedi dernier; elle vous a invitée, vous a priée de venir passer la journée du dimanche avec nous; vous n'avez pas promis, c'est vrai; mais ma mère espérait que vous viendriez, nous l'espérions tous, et nous vous avons attendue. Pourquoi n'êtes-vous pas venue?

—Monsieur Lucien, je n'ai pas pu, répondit-elle d'une voix oppressée

—Oui, vous n'avez pas pu, vous ne pouvez plus venir à Passy, car on ne vous y voit plus.... Si, vous faites encore de loin en loin une visite à l'hôtel Villarceau, pour vous acquitter d'un devoir de politesse envers ma grand'mère et ma mère, mais en ayant bien soin de choisir certaines heures, c'est-à-dire quand vous êtes sûre de ne pas me rencontrer.

—Oh! monsieur Lucien.

—Je vous en prie, ne protestez pas, et surtout ne m'en veuillez pas si je vous parle aujourd'hui avec cette franchise que vous me connaissez.

Eh bien, oui, mademoiselle Emilienne, je vous le répète, dimanche nous espérions vous voir et nous vous avons attendue. Une partie de la matinée j'ai tenu compagnie à maman Villarceau; j'étais tout joyeux, car je me disais: "Elle va venir." Et comme elle était heureuse de me voir ainsi, ma bonne grand-mère!

A midi, quand on se mit à table, je n'avais déjà plus ma gaieté du matin et ma bouche était muette; j'avais l'oreille tendue, croyant à chaque instant que j'allais entendre le coup de cloche annonçant votre arrivée. Vain espoir, inutile attente, "Elle peut venir encore," me disais-je, lorsqu'en sortant de table on passa au salon; mais le temps s'écoula lentement, et à trois heures je me dis: "Elle ne viendra pas, c'est un parti pris chez elle de ne plus venir à l'hôtel Villarceau le dimanche parce que j'y suis." C'était fini, ma journée si bien commencée et qui pouvait être si heureuse était gâtée.

Je fus saisi par un ennui que je ne connaissais pas encore, et jamais je n'avais eu au cœur une tristesse aussi profonde, communiquant je ne sais quelle amertume à toutes mes pensées.

La jeune fille ne travaillait plus; elle tenait toujours ses yeux baissés, fixés sur ses mains inertes et tremblantes; les soulèvements de sa poitrine trahissaient la violence de son émotion.

—Ecoutez, mademoiselle Emilienne, continua le jeune ingénieur, mes parents s'aperçoivent comme moi que vous éloignez de nous; mon père a peut-être sur les lèvres le mot ingratitude; ma mère vous soutient encore, cherchant à vous excuser; ma grand'mère ne dit rien, mais on devine qu'elle n'est pas contente. Quant à moi, je garde le silence, mais je souffre.... Ah! je n'en peux plus douter, c'est moi qui vous chasse de notre maison.

—Monsieur Lucien!.....

—Oui, c'est à cause de moi que vous faites de la peine à ma grand'mère, que vous arrivez à faire supposer qu'il y a de l'ingratitude dans votre cœur.

Mais cela ne peut durer plus longtemps, il faut faire cesser une situation également pénible pour vous et pour moi. Dimanche dernier, j'ai pris la résolution d'avoir avec vous une explication franche et loyale. Et puisque vous ne venez plus à l'hôtel Villarceau, il m'a bien fallu venir vous trouver ici.

Mademoiselle Emilienne, vous savez quel respect profond j'ai pour votre personne; quelle est mon admiration pour l'ouvrière dont l'existence est tout entière consacrée au travail et à l'étude; car, sachez-le, ce grand désir que vous avez de vous instruire, de vous élever au-dessus de votre position, n'est pas ce que j'apprécie le moins en vous.

Vous avez la beauté, la grâce, la distinction native; mais vous avez mieux encore: les qualités du cœur et de l'esprit, qui font de vous une jeune fille incomparable et promettent le bonheur à celui dont vous serez un jour la compagne aimée, adorée.

—Monsieur Lucien, dit Emilienne d'une voix assourdie, pourquoi me parlez-vous ainsi?

—Parce que je n'ai pas à vous tenir aujourd'hui un autre langage. Que de fois, dans la crainte de troubler la sérénité de vos pensées, j'ai retenu des paroles qui de mon cœur montaient à mes lèvres! Mais ce que je ne disais point, ce que je ne croyais pas devoir vous dire encore, vous le lisiez dans mes regards. Ce n'est donc pas le secret de mon cœur que je viens vous révéler, puisque vous le connaissez depuis longtemps. Mademoiselle Emilienne, vous avez deviné mes pensée comme j'ai deviné les vôtres.

—Monsieur Lucien! s'écria-t-elle comme effrayée, arrêtez-vous!

—Pourquoi donc? Vous n'avez qu'un seul moyen de me fermer la bouche, c'est de me dire: Vous vous êtes trompé, je ne vous aime pas!

—Monsieur Lucien, vous êtes cruel, dit-elle avec un sanglot dans la voix, vous savez bien que je ne peux pas, que je ne dois pas vous entendre.

—Mais comme vous ne me dites point que vous ne m'aimez pas, parce qu'une jolie bouche comme la vôtre ne peut pas mentir, vous ne pouvez plus me défendre de vous dire que je vous aime, que je vous adore!

Emilienne releva la tête, et regardant Lucien tristement, les yeux noyés de larmes:

—Si je n'étais pas une pauvre fille sans nom, sans famille, dit-elle, vous me rendriez heureuse, oh! oui, bien heureuse; au lieu de cela, vous me faites cruellement souffrir. Je vous aime, oui je vous aime, malgré tout ce que j'ai fait pour éloigner de vous ma pensée et empêcher l'amour de s'emparer de mon cœur, de mon être tout entier. Ah! je sentais bien que ce sentiment qui m'attirait irrésistiblement vers vous était un amour coupable.

—Que dites-vous s'exclama Lucien.

—Oui, un amour coupable, car il me rend ingrate, malgré moi, hélas! envers vos parents, mes bienfaiteurs, qui m'ont accueillie sans défiance dans leur maison. J'ai découvert que vous m'aimiez, monsieur Lucien, et voilà pourquoi, comme vous l'avez compris, j'ai presque complètement cessé mes visites à l'hôtel Villarceau. Je voulais ainsi vous détourner de moi, vous faire comprendre que ce n'était pas la pauvre Emilienne que vous deviez aimer, mais une autre jeune fille plus digne de vous et de votre famille.

Hélas! je n'ai pas réussi. Ah! monsieur Lucien, pourquoi m'avez-vous aimée, quand tant d'autres jeunes filles de votre monde devaient attirer votre attention, en sollicitant vos regards! Si vous n'aviez pas fait attention à la pauvre ouvrière, je ne vous aurais pas aimé et je n'aurais pas perdu pour toujours ma tranquillité. Et si, depuis, ayant réfléchi, vous aviez compris que votre devoir était de ne plus penser à moi, j'aurais souffert sans doute, mais vous m'auriez évité cette grande douleur d'avoir peut-être troublé pour longtemps la paix de votre foyer familial.

—Emilienne, chère Emilienne, répondit Lucien d'une voix vibrante d'émotion, je vous écoute l'âme ravie; il n'est pas jusqu'aux reproches que vous m'adressez qui ne soient doux à mon cœur. Vos paroles me font voir mieux encore l'élévation de vos pensées, la beauté de votre caractère, la noblesse de vos sentiments.

Ah! je les avais devinées ces scrupules et cette exquise délicatesse qui vous éloignaient de l'hôtel Villarceau; vous vouliez me détourner de vous, me faire comprendre que je devais ne plus penser à vous, ne plus vous aimer; et je vous ai si peu en plutôt si mal comprise que je vous aurais aimée encore davantage si c'eut été possible.

Mais, chère Emilienne, comprenez donc vous-même que plus vous vous faites estimer et admirer, plus vous vous faites aimer, et plus vous me rendez fier de l'amour que vous m'avez inspiré.

Et vous espériez que je cesserais de vous aimer!

Oh! Emilienne, Emilienne!

Comme vous le connaissiez mal mon cœur qui ne bat que pour vous et, en même temps, comme vous étiez injuste envers vous! Oui, injuste envers vous, car vous savez bien que vous méritez d'être adorée.

Ah! je vous connais bien, moi, et je vous ai dit pourquoi je vous ai aimée. Vous êtes belle, Emilienne, mais je serais resté insensible à votre beauté, si je n'avais pas trouvé en vous mieux que votre grâce et votre beauté incomparables. Ce sont les trésors que renferme votre cœur qui m'ont séduit, qui ont attiré mon âme vers la vôtre.

Vous me parlez d'une autre jeune fille qui aurait dû attirer mon attention, que j'aurais dû aimer. J'en ai vu plusieurs de ces jeunes filles, et des plus charmantes, qui sollicitaient mes regards; eh bien, aucune d'elles ne peut vous être comparée; elles n'ont pas votre cœur, elles n'ont pas votre âme.

Et, d'ailleurs, que m'importent ces jeunes filles plus ou moins évaporées dont ma mère me parle quelquefois? C'est vous que j'aime et, pour moi, il n'y a et ne peut y avoir que vous au monde.

Je vous aime, Emilienne, de toute la puissance de mon âme, et je ne crois pas qu'il soit possible d'aimer plus que je ne vous aime. Ma vie est liée à la vôtre, je ne puis avoir de bonheur que par vous et mon avenir, dont on parle souvent à l'hôtel Villarceau, ne peut exister sans vous.

Vous êtes le rayon qui m'éclaire, la clarté qui me guide; vous êtes l'espérance, pour moi vous êtes tout! Oui, tout, ma bien-aimée Emilienne, car vous êtes mon idéal, la réalité de tous mes rêves!

La jeune fille tenait de nouveau sa tête inclinée sur son sein et, ne cherchant plus à les retenir, laissait couler ses larmes.

—Ma chère Emilienne, s'écria Lucien, encore des larmes! Pourquoi pleurez-vous, dites, pourquoi?

Elle laissa échapper un profond soupir et répondit:

—Monsieur Lucien, faut-il donc vous dire encore que je ne puis éprouver de la joie quand la douleur est dans mon cœur et le trouble dans mon âme? Vous m'aimez, oh! oui, je sens que vous m'aimez bien; mais, hélas! je n'en suis que plus malheureuse.

—Oh! Emilienne.....

—Vous êtes venu ici, avez-vous dit, pour faire cesser une situation pénible; vous n'y avez guère réussi, puisque la situation devient plus difficile et plus douloureuse encore.

—Oh!

—J'allais encore de temps en temps à l'hôtel Villarceau; maintenant je n'y peux plus retourner.

—Que dites-vous?

—Je ne suis ni une effrontée, ni une hypocrite, je ne puis plus paraître devant votre mère et Mme Villarceau.

—Elles viendront vous chercher.

—Ma place n'est plus dans votre maison; et si l'on vient me faire des reproches, me demander pourquoi on ne me voit plus, franchement, honnêtement, j'en dirai la raison.

—Vous n'aurez pas à subir cette épreuve, Emilienne, car tout ce qu'il y a à dire, c'est moi qui le dirai.

—En serai je moins malheureuse? Oh! ma peine à moi n'est rien; je ne suis pas née pour être heureuse; mais vous,!.... Vous m'aimez, c'est un malheur pour vous et votre famille; où votre fatal amour va-t-il vous conduire?

—Mon Dieu, mais vous ne m'avez donc pas comprise? Mon père ma mère et ma grand'mère sauront que je vous aime et que vous m'aimez; ils sauront que je vous ai choisie entre toutes et qu'ils n'ont plus à chercher celle qui sera ma femme.

La jeune fille eut un haut-le-corps.

—Impossible! s'écria-t-elle, ils ne consentiront jamais....

Lucien eut un doux sourire et, enveloppant la jeune fille d'un regard d'ineffable tendresse:

—Au-dessus de tout ce qu'ils peuvent ambitionner, dit-il, il y a leur affection pour moi.

—Folie, folle! prononça-t-elle d'un ton douloureux.

—Emilienne, je n'ai pas vos appréhensions.

—Vous ne voyez pas, vous ne voulez pas voir.

—Je ne vois qu'une chose, votre bonheur et le mien.

—Monsieur Lucien, je ne puis me perdre avec vous dans un rêve insensé. Il y a un abîme entre le fils de M. le docteur Delteil, le jeune ingénieur plein d'avenir, et la pauvre orpheline sans fortune, sans famille.

—Comptez-vous donc pour rien votre intelligence, le charme de votre personne, les qualités exceptionnelles de votre cœur, vos vertus?

Emilienne secoua tristement la tête.

—Monsieur Lucien, répliqua-t-elle, la vie n'est pas faite de rêves; avec toutes les qualités qu'il vous plaît de me donner je ne serais rien; je n'ai été et ne pourrais être reçue encore dans votre famille qu'à titre d'humble protégée. Et vous voudriez faire de moi votre femme!

Mais si je prêtais l'oreille à vos paroles, si je me laissais aller à des espérances chimériques, on pourrait m'accuser d'avoir apporté le trouble et la discorde dans votre famille, de vous avoir encouragé à la révolte contre l'autorité de votre père. Non, non, monsieur Lucien, mettez-moi à l'abri d'un pareil soupçon! Ah! je vous le dis, un regard de mépris de votre père ou de votre mère me tuerait!

—Vous les connaissez, ma chère Emilienne, et cependant vous leur faites injure en leur supposant des idées qu'ils n'auront jamais, qu'ils ne peuvent pas avoir, car ils vous apprécient, vous estiment et vous aiment.

Allons, ma bien-aimée Emilienne, que votre conscience se tranquillise et cesse de se créer des fantômes.

—Monsieur Lucien, répondit la jeune fille de plus en plus agitée, ne me parlez plus de vos projets; dans votre intérêt et le mien, et surtout dans l'intérêt de votre famille, nous ne devons plus nous revoir.

—Ne plus nous revoir! exclama-t-il d'une voix frémissante; nous nous aimons, vous savez que vous êtes ma vie, et vous me demandez cela! Emilienne, regardez moi et prenez acte de mes paroles: Je vous jure que vous serez ma femme!

—Monsieur Lucien, j'ai peur....

—De quoi?

—De ce qui va arriver.

Il lui prit la main et, la serrant tendrement:

—Mais que puis-je donc vous dire encore pour vous rassurer et vous mettre en paix avec vous-même? Ce que mes parents veulent avant tout, c'est mon bonheur. Le bonheur, ils le comprennent comme moi, non dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs, dans les fades satisfactions de la vanité et de l'orgueil, mais dans les joies intimes de la famille, en compagnie d'une femme adorée.

Quand je leur dirai:—"C'est avec Emilienne, avec elle seule que je puis être heureux" ils me répondront:—"Sois donc heureux avec elle, Emilienne sera notre fille."

—C'est ce que vous espérez.

—Oui, et c'est ce qui sera.

—Hélas! monsieur Lucien, malgré tout ce que vous me dites, je ne puis partager votre confiance.

—Mais si mes parents, pour une cause quelconque, s'opposaient à notre union, vous repousseriez....

—Eh bien?

—Je les quitterais, Emilienne, oui, je partirais.

—Vous partiriez? répéta-t-elle.

—Oui, je m'en irais loin, très loin, en Afrique ou en Asie, chargé d'une mission que le ministre me confierait.

La jeune fille devint affreusement pâle.

—Vous feriez cela? s'écria-t-elle avec terreur.

—Oui, répondit-il sourdement, et sans hésiter.

Elle resta un instant silencieuse, la tête baissée; puis se redressant brusquement, ayant dans le regard une expression indéfinissable:

—Et moi, dit-elle d'une voix brisée, que deviendrai-je, repoussée par votre famille, qui m'accuserait de vous avoir détourné de vos devoirs envers elle? Ah! je n'aurais plus qu'à mourir!

La pauvre enfant se prit à sangloter.

—Ne vous effrayez pas, ma bien-aimée Emilienne, reprit doucement Lucien, je vous dis ce que je ferais si mon père et ma mère se plaçaient entre vous et moi, mais je n'aurai pas à en venir à cette extrémité; ils m'aiment et ne voudront pas faire de leur fils un désespéré. D'ailleurs, si je rencontrais auprès d'eux de la résistance, j'aurais maman Villarceau pour me soutenir; sa parole respectée se ferait entendre, et c'est avec son cœur qu'elle saurait plaider notre cause.

—Puisque vous persistez dans vos intentions, monsieur Lucien, je renonce à m'y opposer; je vous aime et je serais trop heureuse si ce beau rêve devenait la réalité. Si de nouvelles douleurs me sont réservées, je les supporterai sans me plaindre, en me disant: je les ai méritées.

—Méritées? comment?

—En n'ayant pas su vous cacher que je vous aimais et, aujourd'hui encore, en n'ayant pas eu la force et le courage de retenir sur mes lèvres l'aveu de mon amour, que je voyais sans espoir.

—Ainsi, Emilienne, cet aveu que j'attendais, que j'espérais, que je suis venu chercher, vous le regrettez; vous m'avez pendu le plus heureux des hommes, vous avez élargi ma vie, vous m'avez ouvert le ciel et vous le regrettez!

—Non, je ne regrette rien! répondit-elle d'un ton animé.

Puis d'une voix subitement assourdie par l'émotion, elle ajouta:

—Si je dois avoir des regrets, ils viendront plus tard.

—Plus tard, s'écria Lucien avec exaltation, vous aurez toutes les joies de la vie, tout le bonheur qu'il me sera possible de vous donner

La jeune fille eut un sourire doux et triste.

—Je suis préparée à tout, répondit-elle avec mélancolie, à la joie comme à la douleur; si le bonheur m'arrive, Lucien, il me sera doublement précieux, me venant de vous; mais si je dois souffrir....

Elle étouffa un soupir et reprit avec un accent de tristesse profonde:

Enfin, je suis résignée.

Le jeune homme s'était rapproché d'elle; il lui prit la main et, sur le ton de la prière:

—Je vous en prie, Emilienne, n'ayez plus de sombres pensées, chassez vos craintes et ne pensez plus à autre chose qu'au bonheur que l'avenir nous promet à tous deux. Oh! ce bonheur, vous ne savez pas quelle force vous avez mise en moi pour le conquérir! Laissez-moi faire et, bientôt, ce ne sera plus l'ouvrière en dentelles, mais la fiancée de Lucien Delteil que mes parents recevront à l'hôtel Villarceau.

Tout en parlant, il l'avait doucement attirée contre lui, et elle le regardait comme enivrée de ses paroles.

—Ayez confiance et bon espoir, lui dit-il.

—Vous le voulez, Lucien, j'espère!

Il lui mit un baiser sur le front.

Au même instant un coup de sonnette se fit entendre.

Tous deux sursautèrent.

—Oh! Lucien, dit la jeune fille devenant très pâle, si c'était votre mère!

—Je ne le crois pas, car elle a à rendre aujourd'hui plusieurs visites. Mais si c'est ma mère, chère Emilienne, elle me trouvera auprès de vous et me fournira ainsi l'occasion d'avoir avec elle une explication devenue nécessaire.

—Oh! pas devant moi!

—Soyez tranquille, et, encore une fois, ayez confiance.

La porte de la chambre s'ouvrit et Catherine annonça Mme Villarceau.

III.

LA BONNE GRAND'MÈRE.

La vieille dame entra et trouva l'ouvrière et son petit-fils debout, lui un peu en arrière de la jeune fille.

Elle ne fut point surprise de la présence de Lucien, ayant été prévenue sans doute par Mme Martinet.

Emilienne, maintenant très rouge, restait immobile, comme si ses pieds eussent été cloués au parquet.

Quant à Lucien, il paraissait anxieux, quoiqu'il fût absolument maître de lui. Il craignait que sa grand'mère, mécontente, n'exprimât sa contrariété en paroles qui pourraient briser le cœur d'Emilienne.

D'un coup d'œil, Mme Villarceau avait remarqué la vive rougeur d'Emilienne, l'inquiétude de Lucien et deviné qu'elle venait d'interrompre un doux échange de paroles d'amour. Mais elle eut bien vite rassuré le jeune homme, en s'approchant d'Emilienne et en lui disant avec ce doux accent de bonté qui lui attirait tous les cœurs:

—Ma chère mignonne, il me semble que vous ne me recevez pas aussi gaiement aujourd'hui que d'habitude; serait-ce par hasard ce grand garçon qui jetterait un froid entre nous? Non, n'est-ce pas; car il ne saurait avoir la prétention de me priver de votre affection et de m'empêcher de vous aimer.

—Oh! madame... balbutia Emilienne.

—Ce n'est pas cela; mais je comprends, vous avez peur que je vous gronde; eh bien, non, je ne veux vous adresser aucun reproche, et pourtant j'en aurais le droit, car vous savez tout le plaisir que j'éprouve à vous voir, à causer avec vous, et vous ne venez plus, vos visites sont de plus en plus rares; la vieille femme est délaissée.

Voilà ma grande colère apaisée, continua Mme Villarceau avec son meilleur sourire, et maintenant, ma chère mignonne, embrassez bien vite la vieille grand'mère.

—Oh! madame, comme vous êtes bonne! s'écria la jeune fille, les yeux pleins de larmes.

Et elle jeta ses bras au cou de Mme Villarceau, qui l'embrassa sur les deux joues.

—Vous dites que je suis bonne, reprit l'excellente femme, eh bien, oui, je suis bonne et veux toujours l'être; que serait donc ma vieillesse, si elle n'avait pas pour les autres l'agrément de la bonté? Et puis, ajouta-t-elle très émue, c'est en état bonne que j'honore le mieux la mémoire de celui qui m'a appris la bonté.

—Et que vous vous faites aimer et vénérer, bonne maman, dit Lucien, qui vint à son tour embrasser sa grand'mère.

—Ah! ah! monsieur le mauvais sujet, dit en souriant Mme Villarceau, tu fais bien de m'embrasser pour te faire pardonner tes cachotteries. Voyons, pourquoi ne m'a-tu pas dit ce matin que tu avais l'intention de rendre visite à Mlle Lormont?

—Bonne-maman, vous aviez déclaré que vous ne sortiriez pas aujourd'hui.

—C'est vrai; j'avais dit cela; mais si tu m'avais prévenue.... Après tout, tu préférais peut-être venir seul:

—Oh! bonne-maman....

—C'est bien, tu n'es pas un grand coupable, et quand même tu le serais envers moi, il me faudrait te pardonner.

Mme Villarceau eut l'air de menacer du doigt son petit-fils.

Elle s'assit sur la chaise qu'avait avancée Emilienne, et s'adressant à la jeune fille:

—En effet, reprit-elle, je n'étais pas disposée à sortir: mais, tout à coup, j'ai été prise du désir de vous voir, j'ai fait atteler et je suis venue.

—Madame, dit la jeune fille, vous me donnez constamment des preuves d'une affection toute maternelle.

—Ne vous y trompez pas, Emilienne, c'est bien comme une mère que je vous aime. Je n'oublie pas, je ne veux pas oublier qu'une des dernières paroles prononcées par le docteur Villarceau avant de mourir s'adressait à vous, qu'une de ses dernières pensées a été pour vous. J'ai vu, chère enfant, dans son regard fixé sur moi, avec qu'elle éloquence et quelle confiance il me recommandait de veiller sur vous et de vous protéger si vous avez besoin d'une protection.

La voix de la veuve s'était mouillée de larmes et peu à peu affaiblie.

—Ma tâche n'a pas été difficile, continua-t-elle; depuis la mort de votre mère, je n'ai pas eu beaucoup à veiller sur vous, vous n'avez pas eu encore à réclamer ma protection; seule, par votre travail, votre honnêteté, votre sagesse, votre volonté, vous avez surmonté toutes les difficultés de l'existence; vous avez su éloigner de vous tous les dangers auxquels votre jeunesse pouvait être exposée.

Vous avez le droit d'être fière de vous, mon enfant, autant que je suis heureuse, moi, de vous adresser tous les éloges que vous méritez.

—Ah! c'est bien, bonne-maman, c'est bien ce que vous dites! s'écria Lucien avec chaleur.

—Mon ami, répliqua gravement Mme Villarceau, je rends hommage à la vertu.

Après un silence, elle reprit:

—Emilienne, je viens de dire que vous étiez seule; non, vous n'étiez pas seule, puisque j'étais là, toujours prête à vous tendre la main et à vous soutenir. Mais, je le répète, ma tâche a été facile, car vous n'avez jamais eu un instant de défaillance. Ah! vous avez l'âme haute et le cœur bien placé; il semblerait que le Ciel eût voulu vous dédommager du malheur qui vous a frappée dans votre berceau. Peut-être êtes-vous protégée à-bout par les prières de Marguerite et de celle qui vous a mise au monde.

Emilienne pleurait silencieusement.

—Oui, pleurez, ma chère petite, dit Mme Villarceau; elles sont belles vos larmes, ces larmes pieuses que vous versez!

Il y eut un nouveau silence et Mme Villarceau reprit:

—Vous me dites souvent, Emilienne, que vous avez contracté envers nous une grosse dette de reconnaissance dont vous ne pourrez jamais vous acquitter; eh bien, nous, chère enfant, nous avons aussi des obligations envers vous, une dette également, que nous ne pouvons plus payer, hélas! que par notre grande affection.

—Madame, madame, dit la jeune fille en tournant vers la grand'mère son beau visage inondé de larmes, c'est trop de bonté, vous me rendez toute confuse.

—Eh bien, je m'arrête; mais ne m'interdisez pas ce que je viens de dire; que mes paroles relèvent votre courage, s'il était un jour abattu, et éloignent de vous toutes pensées attristantes qui pourraient troubler la sérénité de votre âme.

Emilienne, fort troublée, ne comprit point toute la portée de ces bonnes paroles de la grand'mère; elle sentit ce qu'elles avaient de vraiment maternel, mais ne put deviner toutes les promesses qu'elles contenaient.

Lucien ne s'y trompa point, lui. Il ne dit rien, mais il adressa à Mme Villarceau un regard qui exprimait la plus vive reconnaissance.

La vieille dame eut un fin sourire.

Passant à un autre sujet de conversation, elle parla à Emilienne de son travail, de l'emploi de ses dimanches et jours de fête, trouva que la jeune fille avait raison de ne pas prendre d'ouvrières, attendu qu'elle n'avait pas besoin d'augmenter sa clientèle. Cependant elle demanda à Emilienne s'il lui était encore venu de nouvelles clientes.

—Oui, madame, deux, et c'est pour elles que je travaille en ce moment, répondit la jeune fille.

Mme Villarceau examina la pièce de dentelle que l'ouvrière avait sur ses genoux.

—Elle est fort belle et très riche cette dentelle d'Alençon, dit-elle.

—Oui, madame, et sa réparation réclame toute mon attention.

—Et toute votre habileté; votre travail est vraiment merveilleux, ma mignonne, vos doigts sont ceux d'une fée. En vérité, vous faites là un travail de patience.

—Oui, c'est long; le travailler à cette dentelle depuis huit jours.

—Comment appelles-vous vos deux nouvelles clientes?

—L'une est Mme de Vauclair

—La femme du général de Vauclair?

—Oui, madame.

—Je l'ai connue autrefois; elle n'est plus jeune aujourd'hui, comme moi elle a vieilli; cependant, autant que je puis me rappeler, elle doit être de six ans moins âgée que moi.

—Mon autre nouvelle cliente, madame, est la nièce de Mme la générale de Vauclair.

—Elle se nomme?

—Mme Pierson; elle est veuve d'un chef de bataillon du génie, m'a dit Mme de Vauclair. Ces deux nouvelles clientes me sont venues par Mme la comtesse de Brenne, à laquelle Mme Villarceau, ma protectrice, a bien voulu me recommander il y a quelques mois.

—A leur tour, satisfaites de votre travail, Mme de Vauclair et Mme Pierson vous recommanderont à d'autres personnes.

—Je l'espère, madame. Il faut que ce soit ainsi pour que je ne manque pas d'ouvrage.

—Mme Villarceau se leva.

—Allons, dit elle, je constate avec satisfaction que tout est bien ici, et je suis heureuse, très heureuse d'être venue vous voir aujourd'hui, ma chère petite.

S'adressant à son petit-fils:

—Lucien, dit-elle, je n'ai pas à faire d'autres visites, veux tu me donner le plaisir de revenir à Passy avec moi?

—Oui, bonne-maman.

—Alors je t'emmène.

Mme Villarceau embrassa affectueusement Emilienne, puis s'approcha de la cheminée, ayant l'air d'admirer une douzaine de roses achetées le matin et placées dans un vase; cela pour donner à Lucien le temps de serrer la main de la jeune fille et de lui dire à voix basse:

—Confiance et espoir!

Mme Villarceau se retourna.

—Je suis à vous, bonne-maman, dit Lucien.

Emilienne les accompagna jusque sur le palier.

—Au revoir, ma mignonne, et à bientôt, dit la grand'mère.

Ces deux jeunes gens échangèrent un regard expressif.

Lucien s'en allait radieux, mais Emilienne avait la tristesse dans l'âme. C'était vrai, les bonnes paroles de Mme Villarceau l'avaient rendue confuse; et n'était-ce pas aussi, peut-être, le rouge de la honte qui était monté à son front?

Elle se disait qu'elle venait de tromper cette excellente femme, qu'elle avait joué devant Mme Villarceau un rôle indigne d'elle. Allait-elle donc être forcée de dissimuler sans cesse, elle dont les yeux et la bouche n'avaient jamais su mentir? Oh! tromper ses bienfaiteurs, avoir pour eux des paroles mensongères, mettre un masque sur son visage! Non, non, elle ne le pourrait pas, c'était impossible. Toutes ses craintes lui revenaient, elle se sentait bouleversée dans tout son être.

Mon Dieu! pourquoi Lucien l'avait il aimée? Avant, quand elle avait le cœur libre, la conscience tranquille, elle était si heureuse! Et maintenant elle n'avait pas assez de reproches à s'adresser. Dans son honnêteté farouche, elle voulait se trouver coupable; elle avait trahi la confiance de ses bienfaiteurs, elle payait d'ingratitude cette affection qu'ils lui avaient tous témoignée.

Confiance et espoir! lui avait dit et répété Lucien. En quoi pouvait-elle avoir confiance, quand elle ne voyait rien à espérer?

Ah! malgré tout ce qu'